

## *Barmes News n°41*

### **Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village**

#### **Janvier 2014**

*Résidences de villégiature à Balme aux XIX et XX e siècles (première partie)*

*Le secours alpin au temps de l'unité italienne*

*Enquête sur un Balmais au service de Garibaldi*

*Balmçais, chasseurs de...*

*La chute du géant*

*Considérations estivales*

*La légende du Mont Iseran*

*Les conseils de soin de Don Perotti (cinquième partie)*

*Poésies d'Adolfo Brunati*

*Les carrières de pierres de construction, les « losere »*

Réalisé par la commune de Balme (TO), chargeable depuis le site web : [www.comune.balme.to.it](http://www.comune.balme.to.it)

Envoyer les articles à [gianni.castagneri@libero.it](mailto:gianni.castagneri@libero.it)

#### **Résidences de villégiature à Balme entre XIX et XX e siècles**

*De M. Grazia Imarisio et Diego Surace (première partie)*

##### **Introduction**

On a déjà beaucoup écrit sur les composantes sociales et économiques ainsi que sur les mécanismes qui ont amorcé le phénomène complexe et articulé de la villégiature dans les Vallées de Lanzo. Mais souvent ces écrits ont survolé les caractères architecturaux et stylistiques des résidences importantes pour une population croissante en saison, passionnée de sports de montagne ou simples vacanciers. Balme bénéficie de la plus haute altitude parmi les localités des Vallées de Lanzo et de tout le Val d'Ala, développant ses habitats entre 1080 et 1850 m. Ce facteur a marqué profondément la connotation alpine des architectures saisonnières construites entre Ala di Stura et le Pian della Mussa, ceci déjà avant que Balme ne soit doté de routes carrossables reliant les divers agglomérats d'habitats sur son vaste territoire. Les matériaux de construction ont donc dû être amenés sur les chantiers à dos d'homme, avec le panier cubique nommé *garbin*, ou bien par luge, et dans le meilleur des cas, à dos de mulet au long des chemins raides, utilisant des techniques inventées par les montagnards locaux depuis le Moyen-Âge, héritage des anciennes activités minières.

L'inauguration de la route entre Ala et Balme date du 17 juillet 1887 et la construction de sa prolongation jusqu'au Pian della Mussa remonte à 1909-1910, non à des fins touristiques, mais pour le transport du matériel nécessaire à la dérivation de l'excellente eau potable, issue des sources entourant le plateau. Les aspects les moins connus de l'important ouvrage d'infrastructure qui, depuis 90 ans, porte cet or blanc très pur du Pian della Mussa à Turin, ont constitué le sujet récent d'un livre essentiel signé par Gianni Castagneri. Curieusement, on relie pourtant l'exploitation de ces sources à une singulière particularité des résidences saisonnières en Val d'Ala, comme on le verra plus loin.

En juillet 1856, un groupe d'ingénieurs, géomètres et arpenteurs, chargés d'exécuter des relevés topographiques pour le cadastre, était arrivé à pied à Balme pour accomplir les premières ascensions des principaux sommets encore inexplorés. C'est vers 1866 qu'ont commencé à affluer les premiers grimpeurs étrangers et que, deux ans plus tard, en résulta l'activité au chef-lieu du fameux Hôtel d'Italie ou Belvédère, puis du Camussòt. Les débuts des premiers guides locaux ont été contextuels, initiant une tradition glorieuse qui marqua longtemps le territoire balmais. Ainsi est née cette première structure d'accueil, adaptant une habitation rustique préexistant aux fonctions d'hébergement collectif. De même, les premières résidences pour la villégiature ont été d'antiques maisons modernisées et adaptées à leur nouvelle destination, amorçant ainsi une pratique destinée à perdurer.

Au même motif, les premières architectures d'habitation saisonnière, créées ex-nihilo se calquent souvent sur la typologie de construction à plusieurs étages en bloc, avec une couverture à pans en pierres de lauze locales et de longs balcons en bois aux façades les mieux exposées, qui caractérisèrent pendant des siècles les constructions alpines vernaculaires. Sur le plan typologique, pour les résidences de villégiature, on a recours à l'unité d'habitation par famille non agrégée, au coût de réalisation généralement à la portée des classes moyennes, sobre dans l'usage des matériaux de construction, le plus souvent, de la pierre locale apparente ou parfois recouverte d'enduit ou de façon limitée en briques ou bien de bois avec le système blockbau (dit pièce sur pièce) à poutres horizontales s'encastrant aux angles. La composition planimétrique suit une distribution fonctionnelle qui comporte habituellement une zone de jour au rez-de-chaussée, une surface pour la nuit au niveau supérieur et souvent une mansarde de service avec, parfois, la variante d'une cuisine et d'un garde-manger semi enterrés. Le confort était assuré par un bon niveau d'hygiène avec des salles de bains et toilettes souvent aux étages et parfois lavabo et l'eau courante dans chaque chambre. Pour le système statique, on recourait à l'emploi de murages verticaux portants en continu et greniers à poutres robustes et planchers de bois ou plus rarement avec des voûtes en briques. À partir de 1908-1909, ces techniques traditionnelles ont été dans quelques cas remplacées par de nouvelles techniques de construction comme le béton armé utilisé avec des poutrelles horizontales et plus tard étendues aux structures en châssis complétées de poteaux et planches.

L'emploi précoce de ce système innovant en Val d'Ala, complètement nouveau en matière de construction en architecture de montagne, a en partie influencé les débuts pionniers des structures portantes en béton armé, système Hennebique de la Cotonnerie, Société Bocciarelli & Co créée en 1901 à Lanzo Torinese d'après le projet de l'ingénieur Pietro Fenoglio, professionnel à l'insigne renommée européenne. On doit la réalisation de l'œuvre à la Société Porcheddu ing. G.A. concessionnaire pour la Haute Italie du brevet Hennebique. Cette même entreprise a ensuite conçu et réalisé les ponts en béton armé du chemin de fer Lanzo-Ceres, ponts indispensables au franchissement des dénivelés importants de ce parcours alpin. Parmi ceux-ci, on notera l'important viaduc Val Grande (1915) près de Ceres qui, avec une longueur de 138 m et un pont à voûte nervée de 50 m de lumière libre, constitue une des œuvres les plus audacieuses et ingénieuses de l'époque. Parmi les professionnels sélectionnés de la Société Porcheddu figurait l'ingénieur Spirito Migliore qui avait commencé à concevoir des structures de béton armé dans ses fonctions de technicien de la ville de Turin qui l'avait chargé d'étudier les premières solutions à propos de l'exploitation des sources du Pian della Mussa.

Lors de ses déplacements à Balme, il était entré en relation avec quelques commanditaires bien informés et, une fois abandonné son emploi de technicien municipal vers 1908-1909, il projeta pour eux la Villa Treves, le prestigieux Hôtel Ala di Stura ainsi qu'un petit hôtel particulier pour lui et sa famille où il aimait venir résider en été. Comme pour la plus grande part des constructions civiles et industrielles signées du chef-lieu subalpin et les édifices d'Ala, l'ingénieur Migliore adopta des structures portantes en béton armé, formant l'architecture locale à cette technique de construction et influençant aussi sensiblement celle-ci au niveau du style. De ce fait, ne sont pas rares en Val d'Ala les résidences de villégiature à faire écho au caractère de son architecture : du goût Mittel Europa du Grand Hôtel à la façon typique de traiter le périmètre mural des villas, pierre apparente taillée à vif sur laquelle se détachent de candides insertions en enduit composant des cadrages angulaires et des corniches à moulures aux ouvertures.

### **Les Villas des Cornetti**

Si même nous ne possédons pas de documents à son propos, la Villa Viale aux Cornetti s'inscrit dans la référence stylistique des villas d'Ala du Pian del Tetto et des constructions érigées avec des structures en béton armé dont elle possède la particulière liberté plano-volumétrique avec l'affranchissement des contraintes de lumière entre les structures de soutien. La construction articulée a été construite par la famille Trombetta et elle se caractérise par un parement en pierre locale apparente et des encadrements blancs autour des ouvertures, proches aussi de l'œuvre de l'ingénieur Migliore et représentatifs d'une des composantes les plus caractéristiques de l'architecture alpine et saisonnière. En pierre, bois, brique ou en simple enduit blanc et fin, ou bien parfois traitées à la manière du marbre, ces corniches nous viennent d'anciennes traditions locales liées à l'usage de graver des symboles, devises ou datations sur les linteaux des portes et fenêtres, mais ils sont aussi l'héritage de la tradition encore plus ancienne d'enduire l'intérieur des habitations en pierre en prolongeant la finition sur les parements externes au delà de la marge de chaque ouverture.

Une réédition de ces encadrements, employée pourtant sur un parement en enduit, peut se voir sur la villa voisine Annetta construite dans les années 20 du siècle dernier par la famille Cargnino originaire de la vallée de Viù et propriétaire de vastes alpages en territoire balmis. L'édifice se dresse dans une

position dominante et panoramique dans ce même hameau d'origine médiévale et qui, à une altitude de 1500 m, constitue un des habitats permanents les plus élevés des Vallées de Lanzo. Caractérisent cette villa de singulières structures portantes en béton armé offrant une liberté notable de composition récemment mise en lumière lors d'une restauration attentive à sa conservation. Au-delà d'offrir une nouvelle expression à une implantation de type chalet combinant des ouvertures raffinées, cette intervention a mis en évidence le système de soutien articulé de la couverture et le dessin harmonieux du grand escalier en mélèze d'Amérique reliant les étages.

Avec des typologies plus étroitement liées à l'architecture vernaculaire, celle du chalet est la plus fréquente dans la construction saisonnière de montagne et Balme ne fait pas exception. Ont contribué à en répandre le modèle formel, les revues d'architecture de l'époque, les grandes expositions et, pour les Vallées de Lanzo, les gares ferroviaires de la Lanzo-Ceres qui, à l'exemple de l'autre versant des Alpes, s'inspirent du « chalet suisse réinterprété à la mode Liberty » (...) bien accordé au paysage « par la forme et les matériaux ». Étaient aussi privilégiées dans la construction saisonnière, les typologies de la villa et du pavillon aux formes variées et diversifiées, ainsi que celle du cottage dérivant de la culture anglaise, liée à une redécouverte néoromane et néogothique ainsi qu'à celle de l'œuvre de William Morris. Cette orientation a aussi inspiré l'architecture du chalet, originaire des alpages, habitat et murs en bois avec un toit en forte pente, devenu alternative à la villa bourgeoise et expression particulière du dit « style suisse » qui a pourtant des origines extra-helvétiques, britanniques et allemandes.

Au hameau Cornetti où des vacanciers aisés, passionnés d'alpinisme, ont édifié leurs villas et petits hôtels particuliers, la Villa Teja, construite en 1879-80, selon le projet de l'ingénieur architecte Antonio Debernardi (Turin 1830-1893) offre le plus bel exemple de bâtiment traditionnel de style chalet. Ce professionnel confirmé, actif dans le territoire subalpin et l'architecture d'habitation, industrielle et de service, était renommé pour avoir conçu le vieil abattoir existant autrefois près des Nouvelles Prisons. Il avait débuté dans un style inspiré du néoclassique et du Post-Renaissance, italien et français, avec, par exemple, l'important hôtel, aujourd'hui encore siège du luxueux Turin Palace, via Sacchi, un des rares témoignages à Turin d'une typologie Grand hôtel sur le modèle de ceux érigés entre 1800 et 1900 dans les principales métropoles et stations touristiques européennes. Relèvent également de sa signature, quelques grandioses maisons d'habitation, place Solférino, Corsio Vittorio Emanuele et via XX Settembre, connotées de petites coupes et de hauts toits à mansardes, où l'ornementation exubérante présente des caractères s'approchant d'un baroque teinté de touches Second Empire.

La famille Teja était d'origine espagnole et se vantait de quartiers de noblesse ainsi que d'une parentèle directe avec l'éminent poète Giacomo Leopardi. Parmi les propriétaires de la villa, Virginia Fermi, célèbre instrumentiste, Vincenzo Teja, riche banquier turinois, frère de Casimiro « prince des caricaturistes piémontais » et directeur du « Pasquino », l'exemple type du journal satyrique et humoristique italien. Virginia et Vincenzo Teja étaient aussi des alpinistes de talent comme nous le rappellent cols et cimes alpines portant leurs noms. À la villa des Cornetti, l'ingénieur Debernardi a implanté un bâtiment en bloc, élevé sur deux étages et avec mansarde, avec une couverture à deux auvents contre la pluie, bordée de lambrequins et de consoles de bois finement découpées. D'autres coûteux ouvrages de bois constituent la petite *pantelera* (espace aménagé pour un jeu de balle traditionnel piémontais nldr), les balustrades des balcons et le portique fonctionnel et surélevé de l'entrée à double escalier symétrique, la barrière séparant le bâti de l'espace jardin de caractère informel. Un trompe-l'œil imitant une claiè connote la façade principale confirmant une attention portée à chaque détail de l'édifice qui caractérise l'ensemble des projets de l'ingénieur Debernardi qui compte parmi les protagonistes les plus estimés de la période prolifique de l'éclectisme subalpin.

Le trompe-l'œil est un autre élément récurrent sur les façades des résidences de villégiature, peint afin d'enrichir la sobriété du parement mural en créant l'illusion de fenêtres ou parti pris architecturaux, revêtement de bois, bossages et, surtout avec la claiè, reprise d'anciens modes de construction locaux.

Dans les Vallées de Lanzo, les murs de pierre étaient de fait reliés avec des chaînages de bois interposés pour assurer la cohésion longitudinale ; une nécessité qui entraînait le simple emploi de chaînages horizontaux ou bien à réaliser une véritable structure de bois avec des éléments verticaux et horizontaux, remplis dans les espaces vides avec de la pierre et du mortier. Les lambrequins sont au contraire caractéristiques du style chalet, taillés dans le bois et plus rarement dans le métal, parfois ajourés selon un dessin très recherché, ils apparaissent sporadiquement pour souligner le profil supérieur des fenêtres et balcons couverts ou, plus souvent, le bord des pans du toit ou des lucarnes. On trouve moins fréquemment la *pantelera* richement découpée, elle-même issue de la tradition montagnarde, constituant un prolongement de la pente du toit et dépassant le périmètre externe de l'édifice.

Parmi les autres résidences de villégiature construites aux Cornetti, la Villa Croveri se calque aussi sur le modèle du chalet et se caractérise par de longs balcons en bois développés en façade et des fleurs des Alpes joliment peintes aux forts volets des fenêtres. C'est le Docteur Paolo Croveri qui en passa commande au début du siècle dernier. Natif de Gassino, insigne épidémiologiste en pathologies tropicales, il dirigea l'Institut de sérologie et vaccinologie en Ethiopie, Argentine et Somalie. Avec ses caractères typologiques et stylistiques, l'édifice concourut à nouer des liens précis avec l'architecture vernaculaire locale dont est aussi l'expression la villa voisine Prato Nuovo. Voulu par Domenico Martinengo Abbà, d'une dynastie de forgerons et d'ébénistes actifs sur plusieurs générations, elle a été construite fin XIX e et conserve la typologie caractérisée par un balcon en bois, connotée par l'insertion de fresques dont l'origine remonte à des traditions historiques, religieuses et culturelles lointaines. Peintes ou en sgraffite, ces créations figurent aux façades des résidences avec des sujets, religieux ou profanes, des formes symboliques ou bien avec les dessins originaux des méridiennes. Elles se prévalent parfois de la signature d'artistes connus et leur facture est en général de bon niveau. Dans son essence même, la construction de montagne montre de fait des intentions de décoration ainsi que d'affirmation du statut de ses propriétaires, liant des motifs de reconnaissance des demeures à la dévotion spontanée. Ainsi se sont constitués des caractères d'urbanisme marqués du sceau du sacré pour la protection, tant de la maison et de ceux qui y vivent, que des passants, dans le cas d'un motif religieux donnant sur la voie publique.

### **Les villas au Pian della Mussa et à Molette**

Parmi les auteurs des peintures sur les façades des résidences des Vallées de Lanzo, l'un des plus prestigieux est sans doute Andrea Gastaldi (Turin 1826-1889), auteur de la fresque « l'idylle pastorale » conservée sur le mur donnant vers la vallée de la Villa Ancel au Pian della Mussa. L'édifice se dresse en position suggestive et panoramique, immergé dans la nature, au bord de la route montant vers le plateau et de la rive gauche de la Stura. Même réaménagée, elle garde des traits montagnards originaux liés à sa typologie et à l'emploi de matériaux comme la pierre et le bois.

« L'idylle pastorale » montre des qualités évidentes de rigueur dans le dessin et de luminosité de ce peintre confirmé qui, ces dernières années d'activité, avait montré des tendances symbolistes précoces de thèmes classiques venus de la culture française à laquelle il était particulièrement lié. Outre de longs séjours dans la capitale française, Gastaldi avait épousé en 1869 la peintre animalière « Lescuyer demoiselle Léonie de Paris, demeurant à Turin ». Etait également Français, le propriétaire de la villa au Pian della Mussa, le noble Hippolyte Ancel, expert en art et alpiniste, résidant à Nice, dont les armes de noblesse figurent dans la lunette au-dessus de la fresque. Se dédiant essentiellement à la représentation de la figure humaine dans ses diverses connotations psychologiques, le peintre piémontais a parfois inséré dans ses œuvres des paysages et études inspirés de l'observation de la nature, comme le montre la fresque bucolique de Balme, où, au premier plan, une bergère joue de la flûte auprès d'un petit troupeau. De fait, pourtant, plus qu'un intérêt authentique pour le thème paysager, cette option révèle « la volonté d'analyser jusqu'à les maîtriser les éléments naturels environnant certains portraits ».

Gastaldi avait été le maître de Delleani, lui aussi un habitué de Balme et à l'époque de « l'idylle pastorale » il avait déjà travaillé dans diverses églises des vallées. C'est à son frère Bartolomeo, alpiniste, professeur de géologie et minéralogie à l'Ecole d'application pour les ingénieurs de Turin, pionnier de la paléontologie et fondateur du CAI qu'est dédié le refuge sous le Crot del Ciaussiné.

Un peu plus en amont de la Villa Ancel fut construit en 1899 l'hôtel Broggi dans la plus pur style Art Nouveau, un lieu dédié « aux vrais amoureux de la montagne, aux amateurs de calme et de paix, aux admirateurs des horizons les plus incroyables, aux chercheurs raffinés des beautés cachées de la montagne ».

Dévasté en 1912 par un incendie, il a été acheté, reconstruit et surélevé dans un style entre Sécession et Art Déco par l'ingénieur Giuseppe Pigatti qui le rebaptisa Grand Hôtel Savoia, en faisant une structure dotée de tout le confort. Avec 68 chambres « élégamment meublées, desservies par l'eau courante chaude et froide, avec cabinets de toilette », vastes salles de repas et de lecture au rez-de-chaussée et larges terrasses panoramiques, il a longtemps joui d'une « notoriété tout à fait considérable » accueillant une clientèle italienne et étrangère sélectionnée. Démis de ses fonctions d'hôtel, il est aujourd'hui transformé en colonie alpine tenue par des religieux.

Un peu plus haut, on trouve les deux petits chalets Sigismondi situés dans une agréable et singulière position au pied de la raide paroi du Roc Neir. Sans soleil et presque engloutis par les avalanches pendant de longs mois, ils s'ouvraient pourtant sur des vues d'une beauté incomparable vers la Ciamarella et la Bessanèse, face à l'ample scène du Pian della Mussa, près du Pian Rastel, un autre site enchanteur. Les deux chalets ont été construits à la fin du XIX e par Angelo Sigismondi qui avait fondé la « Manufacture Spéciale de Peaux et Racines », articles de pêche et de chasse » transmise

ensuite à son fils Vittorio, alpiniste valeureux. L'usine avait son siège à Turin, Via Madama Cristina 5-7, dans l'immeuble conçu en 1912 par l'ingénieur Giuseppe Momo qui travailla ensuite pour les Delleani à Bogone et la villa dont nous parlerons plus avant.

Avant d'être pillés et détruits par un incendie lors de la seconde guerre mondiale, les chalets Sigismondi avaient fait montre de riches décorations de goût suisse-bavarois avec de longs balcons de bois sur la façade principale. Ils avaient abrité des personnages de renom, parmi lesquels le bienheureux Pier Giorgio Frassati, passionné de montagne et alpiniste expérimenté. Les Sigismondi avaient coutume d'accueillir, durant l'été, dans la colonie voisine, les enfants des ouvriers les plus pauvres et indigents de leur paroisse. La reconstruction des deux édifices s'accomplit après guerre de façon plus rapide et leur aspect actuel apparaît éloigné de celui d'origine, n'y sont plus les riches découpes de bois, la décoration peinte en couleurs vives et les longs balcons typiques. Par rapport au balcon, rappelons qu'il est un élément caractéristique des constructions vernaculaires alpines et qu'il est récurrent dans l'architecture montagnarde saisonnière, avec habituellement des fonctions de distribution, offrant en même temps un point de vue panoramique à l'abri de l'auvent du toit. Son emplacement se trouve toujours sur la façade ensoleillée, mais aussi parfois sur les côtés bien exposés ; de plus il se superpose quelquefois en niveaux reliés par des supports verticaux. Il peut être carrelé avec des modillons en pierre et une balustrade de bois variablement ajourée ou bien en fer à divers dessins, ou bien totalement en bois sur consoles à corbeaux sculptés, réédition de la loggia pour le séchage des récoltes et la garde des provisions de bois à brûler, typiques de nos Alpes.

Un long balcon en périmètre caractérise aussi le petit Hôtel Bricco qui se dresse aux marges du hameau typique de Molette en position dominante et ensoleillée, entouré d'une végétation dense. Ce type d'implantation dans l'environnement est récurrent dans l'architecture saisonnière aux XIX et XX e siècles, édifiée presque toujours à cette époque sur des terrains extérieurs au noyau urbain avec une large vue panoramique et l'aménagement du terrain environnant en jardin alpin adapté au relief du site ou arrangé à coup d'interventions plus ou moins importantes.

Sur le socle de tels usages, le superbe environnement propre au territoire balmaise a souvent favorisé des connexions inédites entre les espaces de jardin et le contexte naturel, créant des ambiances originales s'intégrant au bâti. Jardins et parcs servaient alors surtout de lieu de réception privé, théâtre de rites estivaux qui allaient des réunions quotidiennes d'après-midi aux fêtes somptueuses des villas, typiques de l'ambiance Belle Époque. Nous restent de ces réceptions de goûteuses descriptions dans « Le vendredi de la comtesse, miniature mondaine littéraire hebdomadaire », une publication coquette et potinière, marquée pourtant de signatures distinguées, créée à Turin en 1888. Son titre révèle l'envie d'ascension sociale d'une bourgeoisie aisée, désireuse de s'approprier les privilèges de cette aristocratie qui, avant eux, était montée dans les Vallées de Lanzo pour se livrer aux battues de chasse alors considérées comme « les événements sportifs les plus nobles » et qui était revenue ensuite en villégiature. C'est dans « Le vendredi de la comtesse » qu'a fait ses débuts, en 1903, le jeune Guido Gozzano, âgé de 20 ans, auteur en ces années de compositions voulues dans le style de d'Annunzio, où figure un thème lyrique « paradisiaque », se déroulant dans un illustre jardin où sa bisaïeule lisait Byron : « Elle descend au jardin...deux roses rouges dans sa chevelure sombre éclairent son costume...Voici que s'avance au cœur des plantes vertes un jeune homme extrêmement beau. Voici le verger : « Viennent les ombres d'une grande paix tranquille, le soleil traversant les enchevêtrements éclaire le gravier de monnaies, lunules et armilles. »

Le poète « des petites choses de mauvais goût » nous a peut-être informés de sa pensée sur le concept même des vacances au début du siècle dernier, proposées comme une parenthèse de vie « authentique » en opposition avec l'artificiel et les semblants du lointain monde citadin, son milieu cultivé, éclairé et sophistiqué. Les vacances figuraient pour Gozzano comme une fuite de la réalité et de l'histoire, une « vacance de la vie » à goûter entre mille stupéfactions émanant surtout de l'environnement naturel et de l'espace du jardin. Les essences cultivées dans les espaces verts des villas saisonnières étaient celles typiques de la montagne avec des compositions privilégiant dans leur disposition l'ensoleillement de l'édifice. En outre, la présence de fleurs rares reflétait l'intérêt particulier, botanique et agronomique que ce nouveau sentiment de la nature avait engendré dans ce climat effervescent de fin de siècle. (à suivre)

## Le secours alpin au temps de l'unité italienne

### **« La misérable histoire » d'Angelo Castagneri de Balme en Haute Vallée d'Ala, un secours (façon de dire) après huit jours d'abandon et d'agonie.**

De Ledo Stefanini Doyen de physique à l'Université de Pavie (siège à Mantoue), spécialiste de l'histoire de l'alpinisme

Le 18 août 1867, la gazette piémontaise publia une lettre du Dr Giachino Valerio adressée à Vittorio Bersezio, Président du Club Alpin Italien récemment créé, où il racontait la « misérable histoire » d'Angelo Castagneri de Balme en Haute Vallée d'Ala, dans la province de Turin.

Un récit d'un grand intérêt, pour qui le lit 150 ans plus tard, car il nous dit beaucoup sur les rapports entre les habitants des hautes vallées alpines, la montagne et l'organisation sociale de ces années du Règne d'Italie. Pour trouver une référence dans l'histoire de l'alpinisme, nous rappellerons que le fait dont nous parlons se déroula l'année suivant la première ascension du Cervin par l'Anglais Whymper. Le Dr Valerio nous informe que le jeune Castagneri (22 ans), ouvrier au chantier ferroviaire du Mont Cenis, les chantiers une fois interrompus et la saison désormais avancée, retournait chez lui par une journée de fin octobre avec un groupe d'une dizaine de compagnons. Pour aller plus vite, ils avaient pris le chemin plus court du Collerin et descendaient par un couloir de glace et de neige menant au glacier de Pian Ghias. Il se dit que Castagneri s'étant trop approché des rochers aurait glissé dans la crevasse, disparaissant à la vue de ses compagnons.

« Castagneri, à ce qu'il paraît, cheminait sur le bord, là où on trouve une faille entre la masse gelée et la paroi ; le pied lui glissant, il aurait été précipité en bas dans la ravine. »

On pourrait penser que ses compagnons auraient cherché à porter secours à l'infortuné, mais les choses ne se passèrent pas ainsi :

« Les compagnons du pauvre Castagneri, des jeunes inexpérimentés, atterrés, ayant souvent entendu que celui qui était tombé dans une crevasse ne pouvait s'en sortir, le courage et l'esprit ébranlés, abandonnèrent l'infortuné à son destin. Quand le malheur survint, le groupe se trouvait à un peu plus d'une heure d'Avérole et le plus logique aurait été de courir au village demander de l'aide ; mais le choix fut tout autre :

« Au lieu de revenir promptement sur leurs pas vers Avérole... interroger les gens du pays, demander et obtenir de l'aide, sans réfléchir, ils continuèrent leur route jusqu'à Balme. Là, ils se rendirent à la maison natale de Castagneri pour informer la famille du funeste événement ».

Nous serions enclins à penser qu'une équipe se serait tout de suite formée pour rejoindre le lieu du malheur, mais nous faisons erreur :

« Huit jours après, avec à leur tête, le père du malheureux Castagneri, dix ou douze hommes quittèrent Balme vers le lieu du désastre, munis de cordes et d'une échelle portable à la recherche du cadavre ».

Le narrateur ne nous dit rien sur les motifs de ce retard incompréhensible. Toutefois une surprise attend ceux que nous ne pouvons appeler qu'improprement secouristes :

« Les nouveaux venus arrivés sur les lieux, le père d'abord, descendit dans la faille au fond humide et boueux : tâtonnant, il cherche et trouve le corps de son cher fils, étendu et prostré de tout son long. Il tente alors - on devine avec tant de peine - de le soulever avec effort par-dessous les épaules. Mais quelle doit être sa stupeur quand il voit que de sa tête exsangue s'ouvraient des yeux écarquillés pour le regarder et que de sa bouche s'articulaient des mots en réponse à ses exclamations ! »

Aidé de ses compagnons, le père réussit à sortir son fils, qui, malgré son triste état, donnait quelque signe de vie en dépit des huit jours et neuf nuits passés au fond de la crevasse. Mais déjà à ce moment, ils s'engageaient vers de nouveaux tourments. Et là encore, au lieu de porter le jeune blessé, en état de sidération, vers le proche village d'Avérole, les secouristes, après l'avoir étendu sur l'échelle ayant servi au secours, le transportèrent jusqu'à sa propre maison au terme d'un parcours de neuf heures rendu plus pénible encore par une chute de neige persistante.

« Quand il fut étendu sur le grabat paternel, le jeune ouvrier agonisait, et cela dura jusqu'à ce que soit appelé un médecin connu de ces vallées pour le visiter, on ne sait combien de jours plus tard. Celui-ci le trouva sans pouls, sans voix, les pieds gelés ; désarticulé et le visage décomposé, il déclara impossible le transport du mourant à Lanzo et improvisa l'amputation sur place. »

Et pourtant Angelo ne mourut pas, même si son calvaire fut atroce, comme l'atteste l'article suivant publié sur le bulletin du CAI (n° 2) :

« Nous sommes aujourd'hui neuf mois après le terrible événement et Giovanni Angelo Castagneri vit encore grâce à sa robuste constitution et son état va même en s'améliorant sensiblement. Les pieds détachés des tibias par la gangrène, séchés, noirs, momifiés, sont enterrés au cimetière du village. Mais son sourire, bien que pâle, est suave, vif parfois l'éclat des yeux noirs et brillants et surtout de

son visage ombragé d'une épaisse chevelure noire, s'exprime une âme sensible et un esprit tourné vers un meilleur destin. »

À la fin juillet de l'année suivante, le pauvre garçon reçut la visite de deux messieurs qui n'étaient pas alors définis comme « alpinistes » mais plutôt et à raison, comme « savants », Paolo de Saint-Robert et Bartolomeo Gastaldi. Le premier préparait l'ascension de la Ciamarella. Saint-Robert écrit :

« Je n'oublierai jamais l'impression de douleur et de pitié que me fit ce malheureux jeune couché sur ce qui semblait plus un grabat qu'un lit, avec la figure pâle et émaciée, les mains très longues et décharnées. À première vue, il me paraissait avoir 15 ans alors qu'il en avait bien 21 comme il me le dit lui-même. Il ne se souvient pas de ce qui lui arriva après sa chute ; sa tête ayant heurté, il s'était évanoui et n'avait pas repris conscience si ce n'est quand ils étaient venus chercher son corps une semaine après. »

La visite des deux hommes ne fut pas inutile puisque qu'elle engendra l'initiative d'une souscription publique et le transport à l'hôpital Maurizioano de Lanzo où les chirurgiens prirent soin de son corps mutilé et affaibli.

Dans une lettre à Bersezio publiée dans le même journal fin novembre 1867, le médecin soignant nous informe que « Dans quelques temps, quand les moignons des jambes auront cicatrisé complètement, on a raison de croire qu'avec le chef suprême du magister de l'ordre de St Maurice et St Lazare, on pourra avoir en plâtre les modèles des jambes pour la partie lésée. Ceux-ci seront expédiés gratuitement par un concitoyen qui vit depuis longtemps dans la ville de New-York en Amérique au grand établissement de mécanique qui y existe. Il pourra obtenir, par les bons soins et la générosité notoire de nos concitoyens y demeurant, deux chaussures en caoutchouc élastique fabriquées d'une qualité supérieure à ce qui se fait dans les autres pays, par leur simplicité, leur finition, leur technicité . »

Tout conduirait à penser que l'aventure ait pu se conclure de manière acceptable, mais il n'en fut pas ainsi. Le n° 3 du Club Alpin Italien nous en apporte la brève nouvelle :

« Le pauvre Angelo Castagneri de Balme dont nous évoquions les malheurs au long de notre précédent bulletin, est mort le mois dernier à l'hôpital de Lanzo suite à un nouveau malheur.

Turin 1<sup>er</sup> juillet 1868. La rédaction. »

La gazette Piémontaise qui avait publié en première page la lettre à Vittorio Bersezio dont nous avons rapporté des passages ne retint pas l'événement comme important et ne donna pas la nouvelle. Le comte Saint-Robert, un des fondateurs du CAI, de formation scientifique et militaire chercha à tirer de la tragédie quelques normes de comportement à observer sur les glaciers :

« Ne jamais s'aventurer sur un glacier, aussi bénin qu'il puisse apparaître sans être relié à un autre par une longue corde de façon que s'il arrivait à l'un de tomber, l'autre puisse tout de suite le retenir.

Ne jamais abandonner un compagnon tombé dans une rimaye ou une crevasse et chercher à l'en extraire tout de suite.

Le cas de l'ingénieur Tonini vint confirmer le propos, alors qu'il était tombé dans une rimaye...on l'entendit ensuite parler et il aurait probablement pu être sauvé s'il avait pu avoir rapidement une corde. »

Le cas auquel Saint-Robert se réfère est celui d'Antonio Tonini, alpiniste et cartographe, qui avait accompli la première ascension de l'Uja de la Ciamarella en 1857. En 1860, alors qu'il descendait avec quelques compagnons le glacier de l'Agnello, il tomba dans une crevasse. Ses amis tentèrent de descendre dans la vallée se procurer des cordes pour pouvoir le récupérer. Quand ils revinrent avec l'équipement nécessaire, le pauvre Tonino était mort.

## **Enquête sur un Balmais au service de Garibaldi**

Maria Teresa Serra et Gianni Castagneri

Une chapelle écartée dans un hameau de montagne peut garder caché pendant longtemps ce qui n'est peut-être qu'une curiosité, mais qui conserve pourtant une forte valeur symbolique. Dans la petite église des Cornetti dédiée à Sainte Anne, parmi les quelques ex-voto qui relatent les guérisons des bêtes et des gens, se trouve aussi un petit tableau singulier qui figure une ancienne scène de guerre. Un cheval monté par un soldat en uniforme bourbon culbute un autre militaire à pied dont les blessures à la tête entraînent une évidente hémorragie. Le tout assorti d'une grêle de bombes qui se déversent d'en haut. La scène, déjà captivante en soi, prend tout son intérêt avec la date apposée au centre de la peinture : 11 mai 1860. De fait, c'est le jour du débarquement de Garibaldi et des Mille au port sicilien de Marsala et les chroniques nous racontent effectivement les canonnades défensives des quais par la marine royale du Règne des Deux Siciles qui se succédèrent à plusieurs reprises pendant la journée, mais n'obtint pas les résultats espérés. Toutefois, le soldat blessé, qui, probablement, commanda le tableau, n'est pas représenté dans la fameuse chemise écarlate entrée

dans la mémoire collective et qui, de toujours, marque l'épopée garibaldienne. Du reste, nous savons aussi qu'ils étaient peu nombreux à l'endosser lors du débarquement.

Qui était donc ce personnage, qui, de Balme, peut-être comme volontaire, voulut apporter son soutien à la cause, soutien qui s'interrompt rapidement, probablement à cause de ses blessures. On ne le sait pas, rien ne nous a été transmis de cette aventure. C'est seulement maintenant après un siècle et demi qu'une aquarelle soignée éveille notre curiosité. Les initiales CF signant l'ex-voto, conduisent naturellement, vu le lieu où il a été conservé, à penser à un Castagneri, probablement Francesco. Mais le manuscrit qui recense toute la généalogie des Castagneri n'étaye pas complètement cette supposition. Dans toute la dynastie de la vallée, ils sont peu nombreux à avoir reçu ce prénom et un seul apparaît compatible par sa date de naissance relativement à cette période historique. Pour compliquer la question, interviennent aussi les résultats de quelques études récentes. L'attention des historiens s'est en fait concentrée depuis peu sur l'importance réelle de ces événements lointains, éclairant pourtant encore de manière approximative, la participation concrète de milliers d'autres aventuriers qui entraîna la fin du Règne des Deux Siciles et la conquête de l'Italie méridionale. Alors que les identités des 1162 Garibaldiens furent notées et immédiatement connues (aucun homme de la vallée n'y figure), y sont seulement pointés aujourd'hui les noms des autres 35000 « Garibaldiens disparus », liste d'autre part encore provisoire et maintenant en phase de compilation. Dans les listes refaisant surface, figurent les noms de deux hommes de la vallée : le soldat Gerardi Giuseppe, de Martino et Berardi Maria, né à Groscavallo, et le chasseur Castagneri Battista, de feu Francesco et de Teppa Maddalena, né à Ceres, libérés le 10 décembre 1860, tous deux employés à la troisième brigade Eberhardt. Ce dernier pourrait avoir des affinités avec notre rescapé au cas où son père aurait commandé l'ex-voto, mais le « feu » indique la disparition du père au moment de l'enrôlement. Et puis la famille en question n'apparaît pas parmi les Castagneri de Balme. Revenons au Francesco retrouvé dans le manuscrit soigné qui retrace quelques siècles de descendance du fameux nom de la vallée. Le montagnard en question, par exclusion le seul possible, était surnommé *Canàn* (il ne nous est pas donné de savoir d'où vient ce surnom particulier). Il naquit le 11 octobre 1837 et les notes nous apprennent qu'il épousa le 12 avril 1860 Anna Castagneri Cumba, mariage célébré donc peu de semaines avant l'embarquement pour la Sicile... Comme pour une bonne partie des Balmais de l'époque, la profession des membres de la famille était celle de berger ; durant l'été, il exploitait les pâturages du Vallon de la Coumba, remontant jusqu'à 2400 m, là où les dernières maisons sont disposées à l'entrée du Vallon Servin, sous les glaciers aujourd'hui agonisants.

La circonstance qui lui permit d'entrer en contact avec les organisateurs de l'expédition, dut pourtant avoir lieu au cours du service militaire ou bien pendant l'émigration hivernale quand tant d'hommes recherchaient en ville des emplois d'hommes de peine. Il est certain que l'expérience du traumatisme, du fait de la blessure, dut être brève et sans conséquence grave ou durable. Le retour à la maison favorisa sûrement les liens du noyau familial : au moins onze enfants naquirent de ce couple, dont quelques-uns moururent en bas âge. Francesco Castagneri *Canàn* eut une longue existence ; en 1910, une photographie le représente avec sa nombreuse descendance, à l'occasion de ses noces d'or. Son trépas n'advientra que le 7 février 1923, à 85 ans.

Un autre indice prolonge encore pourtant notre recherche. En 1906, Giuseppe Cesare Abba, écrivain surtout connu pour le célèbre journal « De Quart au Volturno » où il reconstruit les chroniques garibaldiennes, se trouve à Balme pour quelques jours. Le lien le frappe jusqu'à lui inspirer une poésie intitulée « Superstitions ».

Nous vient spontanément une question : son séjour à Balme fut-il fortuit ou motivé par l'amitié maintenue avec l'un de ceux qui, dans leur jeunesse, partagèrent les circonstances courageuses du débarquement des Mille ?

### *Balmis chasseurs de...*

Gianfranco Amprimo

**Grenouilles** : au printemps, de nuit et armés d'un sac de jute et d'une pile, les jeunes du pays allaient au Pian della Mussa, longeant les canaux dans les prés entre le restaurant Alpina et l'hôtel Savoia ou bien au lac d'Aframont, pour chasser les grenouilles. Pendant la journée, ces animaux sautillaient dans les ornières formées à la lisière des prés parmi les derniers résidus de neige. De nuit, engourdis par le froid et aveuglés par la lumière des piles, ils devenaient alors des proies faciles et finissaient en abondance dans les sacs. Ceux qui connaissaient le mieux la zone avaient leurs « réserves », encore plus commodes, dans les bassins et les anfractuosités du torrent Stura où les grenouilles étaient aussi chassées le matin à pleines mains. Les grenouilles étaient pelées et frites dans un beurre abondant. On pouvait y ajouter selon son goût des œufs brouillés et le tout était servi avec la polenta.



**Marmottes** : jusqu'en 1975, la chasse à la marmotte fut libre et pratiquée par tous les chasseurs. Elle se terminait à la fin septembre vers la Saint Michel, car commençait alors la période de léthargie. Les marmottes étaient nombreuses et visibles, mais inapprochables. Elles vivaient tant à « l'endroit » qu'à « l'envers » de la vallée. On les chassait pour utiliser la peau, la graisse et la chair. Caractéristique, leur cri très aigu, utilisé comme signal de danger, et l'on dit aussi, pour annoncer la pluie. Elles sont maigres, juste sorties de leur léthargie, grasses en septembre. Les Balmais disposaient de quelques mois pour localiser les terriers, identifier et sélectionner les proies, frapper de préférence un vieux mâle. À l'ouverture de la chasse, l'objectif décidé, le chasseur se rendait à l'aube près de la tanière, construisait à quelques mètres de son ouverture une « barricade » avec des pierres et des branches, puis attendait la sortie de la marmotte.

Attente silencieuse, sans fumer, boire ou sucer un bonbon pour ne pas trahir sa présence. Quand la marmotte sortait de son terrier, le chasseur visait avec sa carabine, habituellement une à deux canons calibre 10, à très petites balles, faisant attention à ne pas se tromper.

De fait, si l'animal blessé rentrait dans son refuge, les choses se compliquaient avec la complexité et la profondeur des terriers ou parce que la marmotte a des dents capables d'entamer le métal. Dans ce cas, pour récupérer la proie, on utilisait la « cravina » un bâton se terminant par un petit crochet de métal. Ramenée à la maison, on laissait la marmotte 24 h dans sa peau avant de la dépouiller. La peau, nettoyée, était clouée sur une planche et mise à sécher avant d'être donnée aux ramasseurs pour le tannage. À Balme, la fourrure de marmotte servait à confectionner le couvre-chef masculin accordé au costume local. Les peaux étaient aussi utilisées pour confectionner les fourrures. Le gras, au goût terrible, était extrait de tout le corps, avec un maximum de soin, à la pointe du couteau, puis vendu aux pharmaciens pour un usage cosmétique ou gardé chez soi pour faire des emplâtres en cas de foulure. Il se disait que cet usage avait de graves contre-indications, car il rendait les os poreux et davantage sujets aux fractures, et plus difficiles à ressouder. Pour éviter que les plus petits résidus de gras ne restent sur la viande, la carcasse était mise sous l'eau courante pendant 24 h. Dans les villages des Dolomites, par exemple, la viande de marmotte n'est pas utilisée et la marmotte n'est chassée que pour sa fourrure.

Chez nous, la faim a stimulé l'astuce et la patience avec de très bons résultats. La mort de la marmotte se conclut par un civet accompagné de la polenta aux pommes de terre et avec cette préparation, la chair est très tendre et goûteuse. Le maïs était un produit coûteux d'importation, son prix comprenant le coût de la mouture aux moulins. En passant, la zone qui mène du pont sur la Stura de Rocca S.A.R.I. jusqu'à la gorge, se nommait « les Molinass ». Les pommes de terre, le seigle, le chanvre et l'orge étaient de production locale, abondante et de qualité. Allier la farine de maïs et les pommes de terre est économique, donne un bon résultat au goût et du moelleux à la polenta.

**Chamois** : l'année 1974 a signé la fin de la « battuta au ciamuss » comme occasion collective traditionnelle de chasse pour la proie la plus briguée des montagnards. À Balme, le chamois fait partie du mythe et de l'histoire avec d'une part les légendes autour du chamois et d'autre part la figure de Giacomo Bricco dit « Camussot » fondateur de l'hôtel éponyme. La loi édictée cette année-là interdisait l'usage du fusil à gros calibre et imposait celui à balle (à « balle franche ») beaucoup plus coûteux et peu utilisé dans la vallée.

La battue était organisée par un chasseur qui par le bouche-à-oreille rassemblait à l'aube les chasseurs du pays et les emmenait par exemple vers la Pointe delle Serrene ou la chaîne du Servin. Le groupe se postait dans une zone où avaient été localisés un ou plusieurs chamois, en position sous le vent. La majeure partie du groupe se cachait près du passage prévu de l'animal, prêts à tuer, tandis que quelques autres dirigeaient au moyens de tirs et de rumeurs le chamois dans la direction des chasseurs à l'affût. L'animal frappé finissait parfois dans un ravin et sa recherche était alors confiée aux plus agiles et plus experts. On se souvient encore aujourd'hui au village pour ces opérations acrobatiques des actions des frères Borgiatto : Antonio et Gep. Tenons compte du fait qu'un chamois adulte pèse entre 30 et 40 kg. La proie, à peine tuée, faisait l'objet d'un rite ancien. Le sang du chamois était sucé sur la blessure. D'autres chasseurs recueillaient le sang, le faisaient sécher, puis, une fois ce sang sec et réduit en poudre, il était mélangé au vin et utilisé contre l'anémie ou la faiblesse physique avec des effets surprenants. Le chamois était ensuite porté sur les épaules au village et exhibé aux gens du pays, puis travaillé, partagé en morceaux et distribué entre tous les participants à la battue. Revenait au chasseur qui avait tiré le chamois la tête de l'animal comme trophée. La peau était tannée (*faïtà*) et utilisée comme tapis.

Pour en terminer avec ces souvenirs, nous proposons deux recettes de la tradition balmaise pour cuisiner et manger marmottes et chamois.

Essayez pour apprécier !!!

**Le « civet »** (convient aussi pour tout autre gibier)

Ingrédients pour 6 personnes  
viande en morceaux  
deux bouteilles de vin rouge  
deux carottes  
deux céleris  
un oignon, deux gousses d'ail  
un brin de romarin  
deux feuilles de laurier  
6 clous de girofle  
4 baies de genièvre  
30 g de beurre  
50 g de lard  
cannelle  
huile d'olive extra vierge

### **La polenta aux pommes de terre**

Attendu que la polenta a été le plat unique pour des générations de montagnards. À Balme, on connaît surtout la « polenta concia » (farine de maïs, tomme et beurre en même quantité) servie les jours de fête (mariages, baptêmes, jurys). Au contraire, la polenta aux pommes de terre est presque inconnue. Ce n'est pas une découverte de gourmet, mais l'adaptation locale aux conditions précaires de la vie d'autrefois, comme pour le saucisson de porc et vache, la tomme de lait ou la viande de chèvre séchée.

*Recette* : dans l'eau du chaudron sur le poêle, on met des pommes de terre épluchées pour le tiers de la quantité globale de farine de la polenta classique (ex. 300 g de pommes de terre pour 900 g en tout). Quand les pommes de terre sont cuites, on les passe au presse-purée dans la même eau de cuisson et l'on ajoute comme pour cet exemple 600 g de farine en la faisant tomber en pluie, puis on tourne le tout avec « *lu bastun du pulenta* » (bâton à polenta) pendant 40'.

## **La chute du géant**

*Un arbre monumental : lou malàsou dii Luiss*  
Giorgio Inaudi

C'était un arbre vraiment grandiose qui apparaissait autrefois, se dressant au milieu du ravin d'Arnass au sommet du promontoire rocheux qui sépare l'immense cassure de la roche. Si bien que les montagnards lui avaient donné un nom, *lou malàsou dii Luiss*, le mélèze de Luigi, peut-être du nom des anciens propriétaires de l'alpage situé en dessous, ces Castagneri Louiss, une branche aujourd'hui éteinte, du lignage vigoureux qui a fait l'histoire de Balme. Il reste d'eux le souvenir du nom d'une rampe couverte, *lou rivòt dii Luiss*, qui monte derrière l'arc sous lequel se présente leur ancienne maison, notée aujourd'hui comme chapelle du Suaire à cause de ses fresques gothiques. Ces fresques, aujourd'hui restaurées, nous évoquent le lieu de culte le plus ancien du pays.

Il arrive rarement qu'un arbre ait un nom. Quand cela arrive, il s'agit habituellement d'un arbre exceptionnel par ses dimensions, son aspect ou le lieu où il est parvenu à croître. La pensée se réfère à l'arbre (unique) qui croît au milieu du désert du Ténéré, au tilleul séculaire des Walsers à Macugnaga, aux oliviers millénaires du jardin de Getsemani à Jérusalem qui virent la passion du Christ.

Les Balmais d'autrefois connaissaient bien le ravin d'Arnass, impraticable l'été quand il est parcouru de grandes cascades, mais praticable l'hiver et au printemps quand il est comblé de neige durcie, surtout autrefois, quand les précipitations neigeuses étaient plus abondantes. Parcourable, mais sûrement pas facile, si pourtant beaucoup moins dangereux que l'autre ravin donnant accès aux cols élevés, le terrible ravin delle Capre, encore plus raide et étroit. Le ravin d'Arnass, qui constituait pour une bonne part de l'année la route royale pour la Savoie, était parcouru infatigablement par les porteurs des marchandises les plus variées entre Bessans et Balme, un parcours entre autres discret où il était plus difficile de faire des rencontres embarrassantes et, pour les cas extrêmes, plus aisé de se débarrasser des mauvaises rencontres. Sacs de sel, laine, tabac, se changeaient contre de l'huile d'olive, riz et autres denrées. Habituellement, la charge était de 30 kg, mais il y en avait qui en

portaient 60, portés en deux fois aux points les plus raides de la montée, avant de se lancer dans la descente vertigineuse, glissant sur la neige, assis sur les talons et appuyés à la charge, cherchant à ralentir la descente avec le bâton à crochet nommé *éropic* par les Balmais et *cravina* par les pionniers de l'alpinisme. Un exercice dangereux qui provoqua nombre de malheurs. Le 15 août 1879, Giovanni Battista Dematteis, 20 ans, descendait avec 30 kg de sel quand l'*éropic* se rompit et qu'il ne fut plus en mesure de contrôler sa descente. Il alla battre contre la paroi et resta paralysé toute sa vie. Quarante ans plus tard, ce fut le tour d'un certain Gerbaldi, violoniste concertiste à l'Hôtel Central de Balme. Lors d'une excursion, il fut aussi précipité dans le ravin et en mourut. Ni lui, ni son violon, ne furent jamais retrouvés. Le ravin d'Arnass est souvent battu par les éboulements et les chutes de pierres. En 1931, un ouvrier qui travaillait à la construction du nouveau cimetière de Balme profita d'un jour de fête, un 16 août, pour faire une promenade au pied du ravin. Il s'arrêta pour bavarder avec un berger quand il fut renversé par une forte chute de pierres. Le berger fut sauf tandis que l'ouvrier ainsi que quelques vaches furent tués. C'est donc lui qui inaugura le nouveau cimetière. Le même éboulement ensevelit aussi un autre promeneur, un certain Bosco, dont les restes gisent encore sous les roches. Un endroit dangereux donc, mais par lequel, les Balmais, contraints à vivre du trafic avec la Savoie, ne pouvaient éviter de passer. Des générations d'hommes de la vallée virent cet arbre géant, droit sur l'éperon rocheux qui sépare les deux ravins, mais ils ne voulurent pas l'abattre, malgré le besoin impérieux de bois comme combustible ou matériau de construction, tant qu'à Bessans et dans les alpages de Balme, on se chauffait et cuisinait la nourriture en brûlant des briquettes de bouses de brebis séchées. Ils l'épargnèrent peut-être pour sa position dominante ou sa dimension exceptionnelle.

Le *malàsou dii Luiss* fut terrassé par la gigantesque avalanche de 1972, quand la neige vint à approcher les 5 m de hauteur dans le centre de Balme. Ce fut probablement moins à cause de l'avalanche elle-même, bien que gigantesque, qu'à cause du déplacement d'air que les montagnards nomment *ourissi*, le souffle, qui parfois fait tomber les arbres avant le choc avec la masse de neige en mouvement. Sa position élevée, au sommet du promontoire rocheux, l'avait préservé durant des siècles. Il est difficile de dire combien, mais sûrement plusieurs siècles, car à plus de 2000 m d'altitude, les arbres croissent difficilement et plus lentement.

Aujourd'hui, on n'en voit plus que la base, qui, à la hauteur de deux mètres, mesure 150 cm de diamètre et 450 de circonférence avant de se diviser en deux fûts dont l'un était rompu depuis longtemps alors que l'autre fut emporté en 1972 et gît beaucoup plus bas, brisé en deux tronçons, à moitié enterré par les graviers amenés par les crues des années suivantes.

Au cours de l'histoire, les montagnards ont toujours été accusés par les écologistes de ne pas aimer le bois et de le sacrifier aisément, autrefois pour tirer des prés ou des champs à ensemençer, aujourd'hui pour ouvrir des pistes de ski, des routes ou des lots de constructions. Une accusation injuste, au moins pour le passé. Avec les recherches de Maria Teresa Serra aux Archives d'Etat de Turin, nous savons que le 27 septembre 1626, le maire de Mondrone mettait au banc pour 20 ans « les bois de mélèzes...et qu'il n'était pas licite d'y tailler ou prendre du bois...que toute personne ayant besoin des dits bois pour faire fabriquer ou tout autre besoin urgent, doit en recourir au maire qui avec ses conseillers manderont deux experts pour la visite et désignation aux choses susdites. »

En effet, les montagnards ont toujours vu dans l'arbre une source de matériel de construction et l'unique ressource énergétique disponible, se trouvant dans la nécessité de gérer avec parcimonie un bien toujours précieux et souvent rare. Hostiles à toute rhétorique écologiste, les gens des vallées savent qu'il y a arbre et arbre. Ceux proches des maisons, surtout les sapins, sont à abattre car ils coupent la lumière du soleil, peuvent se casser par le vent et tomber sur le toit. Certains comme les aulnes envahissent les pâturages et les chemins muletiers, ne sont bons qu'à brûler, d'autres encore comme le hêtre doivent être épargnés car ils donnent une litière de feuilles, autrefois précieuse pour les animaux et aussi pour l'homme. Un frêne près d'une maison est bienvenu, ses feuilles tombent tôt, avant la venue de l'hiver. Le bois de ses branches est dur et ne se casse pas facilement, il sert à faire les manches des outils. Il protège des éclairs et des sorcières. En outre, en cas de neige précoce ou tardive, quand, pour quelques jours, on ne peut plus pâturer, les rameaux les plus tendres sont un aliment de secours pour le bétail. Mais l'arbre préféré des montagnards des hautes vallées reste le mélèze, espèce pionnière qui se hisse jusqu'à des altitudes extrêmes, capable de coloniser les terrains pierreux laissés par les crues et les avalanches. Reste surtout précieux, le duramen d'une belle couleur rouge vif, *lou malasou rouss*, qui ne pourrit et ne se vermine pas. Il est précieux pour fabriquer des meubles et serrures, des bassins, pavages et poutres des toits défiant les siècles. La poutre faîtière de la maison que les gens de la vallée nomment de l'ancien mot germanique *frésta* est toujours taillée dans un fût de mélèze non équarri. Les anciens choisissaient avec soin l'arbre qui convenait, possiblement dans un endroit pierreux et sur le versant envers où le bois croît plus lentement et reste plus compact. Au contraire, le bois à brûler est abattu à la lune descendante ou

lune dure, puis il faut écorcer les fûts et les laisser sécher le temps nécessaire. Les montagnards de la basse vallée, habitués à construire avec le châtaignier et à se chauffer avec le hêtre, méprisent le mélèze comme matériau de construction (les planches et les poutres ont tendance à bouger et à se tordre même longtemps après) et comme combustible, car il doit être séché longtemps (un an ne suffit pas), il produit de la fumée et laisse beaucoup de suie dans les conduits. Mais les Balmais affectionnent ce bois rude (eux aussi sont un peu comme ça...), difficile à scier et à fendre, qui brûle en crépitant, imprègne maison et vêtements d'une douce et persistante, odeur de résine.

Autrefois, quand le bois était précieux, le *lamàsou dii Luiss* aurait été récupéré pour en tirer des planches ou même seulement du bois à brûler. On l'aurait transporté sur un train de luges ou peut-être scié sur place. Aujourd'hui, même en ce temps de crise énergétique, ces choses nous font sourire et le grand fût reste là, encore intact puisque le mélèze est imputrescible, surtout lorsqu'il croît à cette altitude.

Et viennent les vers de Pascoli :

« Où était l'ombre gît le chêne épars  
Mort, il n'affrontera plus les tempêtes. »

### Considérations estivales

Polly Castagneri

Le Val Servin constitue un excellent but de promenade en été ou en raquettes en hiver avec la possibilité d'escalader les cascades de glace du Rio Puntat : de jolis parcours pour enfants et anciens, randonnées pour les plus grands avec des panoramas magnifiques (lac Paschiet, Lacs Verts, lac Blanc) et le voisinage d'animaux sauvages, randonnées plus engagées (l'Autour, Punta delle Serene, Punta Golai, l'Uccellina...etc), un très beau plateau de mélèzes (un peu labouré par les sangliers, mais toujours beau) près d'un torrent offrant des conques d'azur limpide, on y voit même les poissons. Seul défaut, la rencontre avec la sorcière Polly et ses animaux : en fait et malheureusement, je suis souvent contrainte, même si la situation va en s'améliorant à réprimander les dits pique-niqueurs. Ils allument des feux dans la pinède après avoir récolté le bois épars, et c'est dommage, qu'après leur départ, ils laissent toutes les pierres utilisées à circonscrire le feu (ce qui est bien). Mais s'ils laissent les pierres, l'herbe ne pousse plus : mes tentatives restent vaines de les leur faire entasser toutes à un endroit. Déjà que les sangliers creusent tout...Je vous laisse imaginer...Quinze jours d'herbe en moins et ainsi les vaches, pauvres petites, ont dû rentrer à l'étable avant l'époque. Un autre point faible à *Lisougn*, très beau chalet pour son architecture particulière dont la toiture se défait petit à petit : les lauzes sont utilisées pour cuire la viande sur les braises (cette année, j'ai manqué prendre des coups pour avoir demandé de les remettre en place, heureusement j'avais les chiens à mes côtés). Des groupes d'enfants dont les parents ne leur enseignent pas à respecter la nature et les animaux, jouent au ballon au milieu des vaches, lancent des pierres vers les chèvres leurs parents se limitant à dire : « possible que vous devez passer par là et ne vous hâtez pas à les déplacer, mais venant de la ville, nous avons le droit de nous reposer librement. »

Et nous, nous n'avons pas le droit de travailler ? Ils m'ont aussi déjà accusée à cause des vaches qui suppriment les fraises des bois, les framboises, les myrtilles, les champignons...etc. Mais ils ne pensent jamais que je refais le sentier avec les animaux, retire les pierres au milieu de la route, taille les branches pour passer plus facilement, ramasse les vieux papiers, plastiques...etc. Nous nettoyons le sous-bois, entassons le bois qu'immanquablement, ils utilisent pour les grillades ou que même ils emportent vraiment. Autre aspect négatif : motos et voitures mal garées comme devant le pont à l'entrée des sentiers, dans les prés tant aux Fré qu'à l'Arbossetta, ou bien même pire, le gymkhana dans les prés ou sur la route, mettant en danger enfants et animaux. Une autre chose délétère : je sais très bien que mon travail comporte aussi l'enlèvement du fumier, mais croyez-moi, passer dans les sentiers et écraser les cacas humains, le papier hygiénique ou les serviettes assorties n'a rien d'agréable...et après ils disent que l'on pue...

Maintenant après les plaintes, passons aux choses positives. Beaucoup ont commencé à discuter avec moi au pâturage, s'informer sur notre travail, emmener les enfants voir les animaux de la ferme en liberté. Les boy-scouts sont venus un après-midi s'essayer à traire, retirer le fumier et porter les bêtes en pâture avant de visiter la maison-musée. Très contents, ils ont bu le lait qu'ils venaient juste de traire (pour la vérité, un peu aidés de Simone, Jacopo et Luca) avec la promesse des accompagnateurs d'amener d'autres groupes, une belle expérience partagée.

Beaucoup d'étrangers sont venus aussi visiter la maison musée. De nombreux Allemands ont promis de revenir avec des amis. Espérons ! Une autre belle expérience, dommage, avec la pluie, est celle que nous avons eue avec un groupe du CAI de Savona venu visiter la maison musée, visite qui s'est

poursuivie avec une « risottata » à la mode de Balme avec moi et avec un échange de cadeaux, moi pour le riz, eux avec l'excellent sirop de chinotto (petit agrume) de Savone, gâteaux et fruits. On ne peut oublier le café à la balmaise qui a fait fureur. L'ambiance au hameau des Fré est alors au plus haut. Je prépare le café pour tous le matin et les autres le goûter avec tartes et friandises sur la place. Nous devisons souvent avec les passants qui reviennent avec autre chose et nous nous divertissons bien. Le soir a lieu le rite de la traite, beaucoup s'y essaient et les enfants sont en nombre. Certains ont déjà appris et je ne fais que le superviseur. La fête de San Francesco, malgré le mauvais temps, s'est aussi bien passée : 82 personnes, réparties dans les maisons au chaud, ont bien mangé, bu, dansé et chanté, tout au mieux. Maintenant, excusez-moi si j'ai été un peu polémique, mais ce sont des choses qui arrivent à qui fait mon métier et il me semblait juste de faire participer un peu les lecteurs à la vie de la vallée des Fré.

### *La légende du Mont Iseran*

Claudio Santacroce

Le toponyme « Mont Iseran » apparaît sur diverses cartes topographiques depuis le XVI<sup>e</sup> et la présence de ce sommet est confirmée sur diverses cartes apparues par la suite, dont celle publiée en 1852 par l'Etat Major Sarde et titrée de ce nom, la montagne y apparaissant au centre tandis que la partie supérieure de la Vallée d'Ala avec Balme se trouve dans l'angle en bas à droite.

L'altitude du Mont sur la base des relevés effectués en 1825 par l'ingénieur et géographe Coraboeuf apparaît de 4045 m.

La nouvelle de l'existence du Mont Iseran se diffuse surtout grâce à Jean-François Albanis Beaumont, auteur d'une Description des Alpes Grecques et Cottiennes, publiée en 1802-1806, où il écrivait : «... cette montagne qui se dresse majestueusement comme une pyramide à l'extrémité des grandes vallées de Tignes, Bonneval, Locana et Cogne, tire son nom de l'Isère ». Et encore : « L'Arc prend sa source au pied des glaciers du Mont Iseran, montagne située entre le Piémont, la Vallée d'Aoste, la Tarentaise, la Maurienne. C'est des flancs de ce colosse que naissent l'Isère, l'Arc, l'Orco, la Stura et s'articulent de nombreuses chaînes de montagnes principales formant tant d'autres ramifications alpines ».

Goffredo Casalis, dans le volume 8 (1841) de son dictionnaire géographique, historique, statistique et commercial des états de S.M. le Roi de Sardaigne, rapportait la description précise suivante : « Iseran, mont des Alpes Graies, à la limite des divisions de Savoie, Aoste, Turin, à sept lieues versant grec du Mont Cenis et à 11 lieues, versant sirocco du Mont Blanc. Son glacier est à 44° 30' 48" de latitude et à 4° 55' 46 " de longitude. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 4045 m. »

L'historien Luigi Cibrario écrivait dans le livre « De la qualité et de l'usage des fusils » (1841) : « Les vallées de Lanzo remontent à la terre qui leur donne leur nom et c'est l'embouchure commune jusqu'au sommet du Mont Iseran et à la chaîne, qui, se détachant de cette cime sublime, court vers le midi... », donnant pourtant l'impression de confondre, comme d'autres auteurs, l'Iseran avec les Levanna.

Guglielmo Stefani dans son dictionnaire de la Savoie (1885) précisait que le Mont Iseran, haut de 4045 m, se trouvait à 45° 25' 12" de latitude et 4° 43' 0" de longitude à l'est du méridien de Paris.

En pratique, l'Iseran était le quatrième sommet le plus haut des Alpes et donc d'Europe après le Mont Blanc, le Mont Rose et le Cervin.

De telles descriptions étaient utilisées pour enflammer le climat alpin de l'époque où, déjà, de nombreux représentants essentiellement des Anglais, s'étaient engagés dans l'exploration de la chaîne alpine. William Mathews, le premier qui décida d'aller voir en personne cette merveille écrivit : « c'est en 1859 que je fus en mesure de satisfaire le désir longtemps caressé de faire connaissance avec les Alpes Graies ». Ainsi Mathews, accompagné de son frère Georges, accomplit d'abord diverses excursions en Suisse pour arriver vers la fin août 1859 à Chamonix. Ayant passé le Col du Bonhomme, ils descendirent à Bourg Saint Maurice en Tarentaise.

Le premier septembre, ils parvinrent à Tignes devant faire quelques jours plus tard étape à Lanslevillard. Le temps n'était pas beau et les nuages interdisaient la vue sur les montagnes environnantes. Ils engagèrent un guide pour aller à Bonneval sachant que le parcours était doté d'un chemin muletier. Ils dépassèrent le village de Laval (aujourd'hui Val d'Isère) se dirigeant vers le chemin du col (Col de l'Iseran, 2770 m, principale voie de communication entre les hautes vallées de l'Isère et de la Maurienne en Savoie, justement derrière les Vallées de Lanzo au nord de Bonneval sur Arc).

Mathews écrivait : « dès que nous quittâmes Laval, je m'efforçais en vain de regarder jusqu'à en avoir les yeux endoloris dans l'espérance de voir le Mont Iseran ». Et une fois arrivés au sommet du col,

je dis au guide : « ceci est le col, mais où est le Mont Iseran ? ». « C'est là Monsieur » fut la réponse. « Mais où est le sommet neigeux que l'on nomme Mont Iseran ? » Il n'y a pas de pointe enneigée, Monsieur, il y a toujours un chemin muletier.

Sur le coup, Mathews pensa que le guide était stupide ; mais en regardant autour de lui, il ne vit rien d'autre que de modestes élévations rocheuses, espérant encore pourtant que le fameux pic soit caché dans les nuages ou les hauteurs voisines.

Ils descendirent et parvinrent à Bonneval où il faisait déjà sombre. Le guide le conduisit à une auberge pour passer la nuit. De Bonneval, ils rejoignirent Lanslevillard et une fois le Mont Cenis traversé, arrivèrent à Suse, puis, avec le train à Turin. William Mathews retourna ensuite à Londres où à l'une des premières rencontres avec l'Alpine Club, il souleva la question de l'existence réelle ou non du Mont Iseran. Aucun des présents ne l'avait jamais vu, même si quelques-uns s'étaient rendus dans la région, mais d'évidence les Alpes Graies requéraient une exploration plus approfondie, ce que Mathews fit l'année suivante.

Cependant, un autre alpiniste recherchait le Mont Iseran. Il s'agissait de John Jeremy Cowell (futur premier grimpeur au Grand Paradis, le 4 septembre 1860, avec W. Dundas, le guide Michel Payot et Jean Tairraz). Il manifesta ainsi ses projets : « Durant l'automne de 1859, il me fut donné de pouvoir profiter par un ciel serein d'une belle vue des monts situés au sud du Mont Blanc et trouvant que les informations concernant ceux-ci étant encore rares, je résolus de les visiter l'été suivant ». Avant de laisser l'Angleterre et d'entreprendre l'exploration projetée, Cowell se documenta scrupuleusement, se procurant la carte de l'Etat Major Sarde et s'accorda avec le guide M. Payot de Chamonix pour se rencontrer à Courmayeur le 12 août 1860. Leur intention était de se rendre en Savoie et de « faire une tentative à la Levanna et au Mont Iseran, l'un et l'autre inaccessibles, disait-on, décrivant généralement le Mont Iseran avec une pointe acérée, élevée en forme de pyramide à une hauteur de 3952 m. Le 13 septembre, ils se rendirent à Valsavaranche et le 4 montèrent, comme dit, au Grand Paradis, mais à cause du grand froid, ils durent descendre précipitamment. Cowell n'était pas satisfait et ainsi, le jour suivant, il remonta une nouvelle fois avec Payot au sommet pour exécuter des mesures et admirer tranquillement le grandiose panorama. Le 6, ils traversèrent dans la tourmente le Col de la Galise et arrivèrent à Laval. Le 7, ils montèrent au Col de l'Iseran pour se rendre à Bonneval selon le parcours déjà décrit par Mathews. Au col, ils ne purent rien voir à cause du brouillard. Arrivés à Bonneval, ils trouvèrent l'hospitalité à l'auberge de Mr Culet. À ce sujet, Cowell écrivait : « après le repas, j'eus avec lui une longue conversation sur les montagnes alentour et nous nous entendîmes parfaitement au sujet de la Levanna ; lui-même en avait fait l'ascension et voulait m'y conduire au premier jour de beau temps. Mais, à ma grande surprise, il ne savait rien du Mont Iseran, déclarant explicitement qu'il n'existait aucun mont de cette sorte au lieu indiqué sur la carte d'Etat Major Sarde. Il avait parcouru pendant trente ans ces montagnes et il était prêt à jurer que ce pic n'existait que dans l'imagination des géographes. J'en restais stupéfait, je n'étais pas préparé à cela et n'avais jamais douté que le Mont Iseran existât, comme existe le Mont Blanc. Toutes les cartes l'indiquent ; sur la carte de l'Etat Major Sarde, la feuille 37 est intitulée de ce nom et indique une hauteur de 4045 m ; le club alpin anglais l'indique dans sa liste avec 13 271 pieds et Payot disait l'avoir souvent vu depuis le sommet du Mont Blanc et moi-même, je l'avais vu ou ce que je croyais l'être, depuis le Col du Géant ou du Crammont. »

Des derniers mots de Cowell, on comprend qu'il était en chemin de suspecter une erreur grossière. En somme, comment était-il possible que tant de personnes si autorisées aient pu s'inventer une montagne de nulle part ? Puisqu'en substance le Mont Iseran dans la position indiquée par les cartographes ne serait autre que cette modeste hauteur qui, aujourd'hui apparaît sur les cartes comme le Signal de l'Iseran à 3237 m, à peine 467 m plus haut que le col et non 1275 m ! La montée à la Levanna fut reportée à cause des conditions atmosphériques épouvantables. Le 10 septembre, Cowell monta enfin à la Levanna Occidentale avec Culet et, de là, regardant le point où aurait du se situer le Mont Iseran, il ne vit rien qui puisse correspondre à la description qu'il en avait. Deux jours plus tard, il décida de monter au Col de l'Iseran pour une vérification définitive. « En moi, n'était restée que bien peu de foi pour le Mont Iseran et avant d'être arrivés à mi-chemin du col, je m'engageais vers la nécessité absolue d'abandonner toute croyance envers lui. Arrivé au col, voulant résoudre définitivement l'énigme, je décidai d'accomplir l'ascension de la petite pointe à l'Est. J'y montai, contrôlant le point d'ébullition de l'eau, établissant à 480 m le dénivelé depuis le col ».

Il conclut ainsi : « Vers l'Est, la pointe présentait un beau précipice de 300 m, tout à fait perpendiculaire. Ce point, tel qu'il est, se trouve au lieu communément assigné au Mont Iseran et je l'appelle donc de ce nom ». Cette hauteur sera rebaptisée Signal de l'Iseran, de sorte que, de ce jour, le fameux Mont Iseran, après environ deux siècles d'existence virtuelle, fut effacé tant de l'imaginaire alpin que des cartes topographiques et il ne survit aujourd'hui que dans la légende .

Faisons maintenant un retour en arrière : un mois avant Cowell, en août 1860, Mathews se trouvait à nouveau dans la région, voulant venir à bout de la légende du Mont Iseran. Cette fois, il était accompagné du guide Michel Croz de Chamonix. Ils montèrent à la Grande Sassièrè, regardèrent tout autour et constatèrent sans équivoque que le colosse de 4045 m dénommé Mont Iseran n'existait en rien. Ainsi le mérite d'avoir pour toujours démolì la légende du Mont Iseran reviendrait à Mathews ainsi qu'à Cowell, mais la relation de Mathews ne fut publiée que dans « Peaks and passes » en 1862, donc après celle de Cowell dans le livre « Vacation tourists in 1860 » publié en 1861. Quelques années plus tard, Cowell écrivit aussi un article pour le bulletin du CAI (n° 9 1867), les Alpes Grées et le Mont Iseran.

La même année, pourtant, Luigi Claverino, n'ayant évidemment pas eu connaissance des récits cités, dans son « Essai de chorographie statistique et historique des Vallées de Lanzo » continua à rapporter les informations fournies par Albanis Beaumont. Le même auteur n'évoqua plus l'Iseran dans le « Guide des Vallées de Lanzo », mémoires recueillies et classées par Luigi Claverino (1874), cependant la montagne apparaissait encore sur la carte des Vallées de Lanzo qui lui est jointe.

## **Les médicaments conseillés de Don Perotti**

*(Cinquième partie) Mario Arnesi*

*Nous poursuivons la publication des conseils thérapeutiques laissés par Giuseppe Perotti.*

*Pour guérir une forte colique* : faire fondre une écuelle de beurre, immerger dans ce beurre fondu une ou deux onces de poudre à fusil et donner à boire au malade dès que ce ne sera plus bouillant. Donc, on prend de l'huile d'olive, on y met deux onces de poudre et on en fait des lavages de main, c'est-à-dire des lavements, on applique, on se fait un lavement. Ceci fait, on met beaucoup d'écheveaux de fil écriu trempé dans l'eau très fraîche et on l'applique sur le ventre et sur l'estomac et on le change souvent en le trempant dans de l'eau très fraîche. Si on ne peut pas avoir d'écheveaux, on prendra des linges...etc qu'on applique comme dit ci-dessus.

*Pour la diphtérie* : de grands emplâtres de lin. Emplâtres de pommes de terre cuites sous la cendre et ensuite écrasés avec du beurre. On pourra aussi raser les poils autour des parties génitales de deux ou trois béliers, faire ensuite bouillir ces poils dans l'huile d'olive et ensuite ainsi chauffés ou au moins plus que tièdes, les appliquer autour du cou du malade. Mais on ne peut nier que les diphtéries ne peuvent se guérir que difficilement et quoi que le malade vomisse à plusieurs reprises des petits bouts de chair, même presque entiers. Toutefois ils ne sont pas peu à mourir par les excoriations produites dans la gorge qui les ont déjà fait vomir. Deux saignées faites à temps en sauveront beaucoup et sans ces deux saignées, j'ai vu que presque tous sont morts du typhus évoqué ci-dessus.

*Pour faire cesser le hoquet* : on tâche d'éternuer en se touchant les narines avec une plume ou en regardant le soleil ou en prenant du tabac... etc...etc, le hoquet s'arrête de suite.

*Pour les bosses, enflures, coups causés par des chutes* : mettre des linges bien baignés de branda ou de cognac fort authentique, mélangeant et infusant dans un litre de vraie branda ou de cognac avec un kilo de sel. S'assurer que ces linges sont toujours bien imbibés la nuit aussi. On sentira aussitôt une grande amélioration, étant bien entendu que l'on ne doit pas mettre la branda sur des plaies mais seulement sur les bosses et enflures.

*Pour guérir les brûlures* : eau minérale médicinale ou bien lait de femme ou même onguent rafraîchissant, fait avec de l'huile, eau, cire vierge.

*Pour guérir les coupures bénignes* : dérouler un cigare et appliquer les feuilles sur la coupure ou la blessure.

*Si la vache ne se purge pas de la délivrance* : on lui fait boire cinq onces d'huiles de grains de chanvre, mais on aura soin d'attendre au moins huit jours après le vêlage pour lui donner cette médecine, sinon elle mourrait. Quinze jours après le vêlage, quand la vache s'est normalement purgée rapidement de la délivrance, on lui fait aussi boire et manger un quart de jarre ou trois livres de seigle bouilli en buvant l'infusion...etc. Cela servira à la purger et lui nettoyer mieux l'intérieur.

*Pour la gale* : on la laisse sortir pendant un mois, puis on applique du beurre mélangé à deux livres de sel et l'on répète plusieurs fois cette onction sur les articulations.

*Pour rafraîchir le pis des vaches* : recueillir deux bonnes poignées de neige et frotter le pis, répéter au moins trois fois. Ou bien, on prend le dit bouillon de purin et avec ce liquide puant de merde et d'urine, on frotera plusieurs fois le pis qui guérira.

*Remède pour guérir les morsures de serpent* : 2 g d'acide permanganique de potasse à faire pénétrer dans la blessure, à mélanger autant que l'on peut avec le sang au moyen d'une seringue.

*Pour guérir les grosses bosses* : mie de pain de seigle bien trempée dans le vinaigre

*Pour guérir les gros rhumes et débuts de bronchite* : un litre de bonne branda et un demi kilo de sel dans cette branda. On en prendra trois petits verres par jour, matin, midi et soir. Mais le petit verre de branda devra chaque fois être mélangé à trois petits verres d'eau très chaude et bu chaud.

*Pour guérir la diphtérie* : des petits morceaux de glace, les sucer continûment jusqu'à ce que la grosseur de la gorge se crève.

*Pour guérir l'ictère* : prendre une bonne purge et le lendemain et pour trois jours consécutifs, prendre et battre le blanc et le jaune d'un œuf très frais, le mélanger à trois onces de sucre fin et trois onces d'eau de roses blanches et le jus d'un gros citron. On boit le tout pendant trois jours consécutifs, soit un œuf par jour.

*Traces* Adolfo Brunati

Aller  
ouvrir la trace  
dans la neige profonde  
emmenée par le vent...

Découvrir  
la marque fugace  
de celui qui précède,  
laisser la trace légère  
à celui qui suit...

Découvrir  
derrière le col  
sereines  
les neiges  
chaudes de soleil...

*Turin 12 janvier 1989*

*Les choucas*

...épars, plongeant  
les choucas  
appellent dans le ciel  
en grappes, ils descendent,  
planent lentement  
sur les roches ensoleillées  
remontent en vrilles  
haut portés par le vent  
roulent, fuient, reviennent  
en leur vol fou  
leur jeu libre et beau  
au soleil de novembre  
monter, descendre  
disparaître au-delà du mont

*Balme 12 novembre 1989*



## Les carrières de pierre, les *losere* (les lauzières)

Mario Caiolo

Les carrières de pierres de construction et les lauzières ont connu un développement notable dans quelques villages de la vallée. Là où il y avait de beaux bancs de roche, des travaux importants furent entrepris et on peut affirmer que la zone entre Pessinetto, Ceres, Mezzenile et Viù a été creusée de nombreuses carrières. Géologiquement, ces villages avec une partie du territoire de Cantoire, font partie de la zone Sesia-Lanzo, aussi constituée de gneiss, roche qui se divise facilement en blocs et larges plaques. La période de plus grande activité se situe entre les XIX e et XX e siècles, même si quelques carrières pouvaient être plus anciennes, et leur importance s'est mesurée tant en termes d'emplois que dans l'économie de la vallée.

Le travail était très semblable à celui des mines, mais facilité du fait que l'on travaillait à ciel ouvert et que les petites galeries présentes dans quelques-unes de ces carrières servaient à explorer la roche, cherchant des endroits où elle était de bonne qualité. Quand on trouvait un affleurement de bonne qualité, on retirait soigneusement la végétation, la terre et la roche pourrie, mettant la roche saine à découvert et selon l'inclinaison des strates, on procédait à un travail de détachement de quelques portions de roche. La perforation s'exécutait à la main avec des fers appelés barres à mine.

Les barres à mine étaient de longs burins à section hexagonale ou octogonale en acier trempé avec un diamètre variant de 2 à 6 cm, leur longueur allant d'un mètre jusqu'à 2,5-3 m, rarement plus. L'extrémité inférieure de la barre était plus large et terminée en burin, normalement avec un seul tranchant, mais parfois en croix, et c'est cette partie qui perforait la roche ; elle devait être constamment réaffûtée et trempée en la rebattant à la forge. Selon la dureté de la pierre, on faisait le fil plat si elle était tendre et le fil recourbé si elle était très dure. L'extrémité supérieure de la barre à mine était comme celle des burins et l'on tapait dessus avec des masses de fer, pesant de 3 kg jusqu'à 8-10 kg, rarement plus, car cela dépendait beaucoup de qui exécutait le travail et de l'espace disponible.

Pour exécuter un mètre de forage, il fallait environ une heure et demie, parfois plus, avec deux personnes : une qui frappait avec la masse et l'autre qui faisait tourner la barre à mine d'un tiers de tour en sens horaire, entre un coup et l'autre. Il fallait donc un synchronisme parfait dans les opérations. Le nettoyage du trou était souvent effectué avec un outil semblable à une cuillère à manche, très long.

Le forage terminé, ou la série de forages, on insérait les « *punciotti* », des coins à roche composés de trois éléments chacun. Il y avait deux fers hémisphériques dans leur partie externe, plats à l'intérieur, avec un aileron en haut baissé vers l'extérieur et un long coin très fin qui venait se placer entre les deux grands fers. Selon l'habileté de celui qui exécutait le travail, on pouvait obtenir de grandes portions de roche, mais la disposition des coins était très importante, surtout si on travaillait sur plusieurs forages. On insérait les fers des « *punciotti* » dans le trou du forage jusqu'à ce que les ailerons touchent la surface de la roche, puis on insérait le coin et l'on frappait jusqu'à parvenir au point de tension, continuant l'opération avec les autres trous, frappant à intervalles réguliers sur les différents coins qui s'étaient au fur et à mesure desserrés. Si le travail était conduit avec adresse et beaucoup de patience, on obtenait des résultats satisfaisants, alors que si l'on travaillait trop vite, on risquait de ne détacher que de petits morceaux de roche. Parfois, il arrivait que le coin parvenait en bout de course sans détacher la roche et, dans ce cas, il fallait faire un autre trou à proximité et répéter toutes les opérations.

Une fois détaché le bloc de roche nommé « *cartè* » de la paroi de la carrière, on le déposait à un endroit qui ne gêne pas les autres travailleurs et l'on poursuivait ensuite avec les opérations de découpage. Le volume de ces « *cartè* » était très variable, allant de deux, trois m<sup>3</sup> jusqu'à plus de 30 m<sup>3</sup>, pesant même 50 tonnes.

Pour les découper, on faisait d'autres trous avec les barres à mine si on voulait obtenir des pierres de construction alors que si on voulait obtenir de belles dalles pour les toits, on utilisait des fers trempés nommés « *lansette* » qui étaient de longueur variable, 20 à 30 cm à 1 m.

Ces « *lansette* » ressemblaient beaucoup aux baïonnettes et étaient en acier trempé, fabriquées artisanalement par les forgerons. Pour détacher la dalle du « *cartè* », on insérait les « *lansette* » au long de la ligne présumée de détachement de la roche et on les faisait avancer lentement et en grand nombre, depuis plusieurs endroits jusqu'à obtenir une dalle d'épaisseur régulière et de grande dimension, puis la première dalle une fois détachée, on continuait avec la seconde et ainsi de suite. La difficulté majeure arrivait l'hiver quand le gel pénétrait dans les fissures de la roche et les collait. De

fait, les vieux travailleurs disaient qu'il était plus difficile en hiver d'obtenir de belles dalles de pierre et ils n'extrayaient presque exclusivement que des blocs pour les murs.

Si le « *cartè* » avait une superficie trop grande pour les lauzes, on le sectionnait en utilisant des fers appelés « *punciotti* » mais très différents des précédents. C'étaient des burins longs seulement de 10-15 cm, mais à la section de 10-12 cm, qui, utilisés en série à la superficie du « *cartè* », créaient une ligne de détachement perpendiculaire permettant ensuite la séparation d'un ou plusieurs blocs.

Pour obtenir les blocs destinés à faire les « *muriùn* », soit les pierres destinées à soutenir les balcons, on choisissait un « *cartè* » aux mesures déterminées, avec une pâte de roche homogène, sans fissure. Il était ensuite sectionné avec les « *punciotti* » courts, en cherchant à obtenir le moins d'écart possible ; une fois les divers blocs obtenus, on passait à leur taille jusqu'à leur donner une forme définitive. Pour leur finition, on utilisait un marteau particulier aux extrémités fines et dentées pour seulement griffer la surface du « *muriùn* ». Si les travaux étaient bien exécutés, les « *muriùn* » étaient tout à fait identiques.

En utilisant toutes ces techniques, on obtenait un volume important de matériaux qui, une fois trié, était ensuite porté dans la vallée tandis que tous les restes et déchets étaient en partie utilisés pour des travaux de construction accessoires dans la carrière, décharger ou remblayer d'autres zones de la carrière, spécialement si les travaux étaient souterrains.

Avec l'appui des luges ou plus récemment de téléphériques, l'on amenait dans la vallée les produits utilisés pour la construction des habitations. On travaillait le plus possible toute l'année, mais pour quelques carrières, situées dans des zones difficiles d'accès, on n'y travaillait que pour les périodes d'été. Normalement, les matériaux extraits étaient utilisés dans les villages voisins, mais si les carrières produisaient les dalles fines, les « *lose* », (les lauzes), ils étaient alors utilisés dans des villages plus lointains. De fait, dans la mémoire collective, on se souvient bien des belles dalles provenant des carrières de Mezzenile et utilisées dans les villages du Valgrande et en basse vallée. De nombreuses carrières furent ouvertes pour la construction des édifices d'utilité publique, comme les églises ou les mairies, avant d'être abandonnées, un fois les constructions réalisées. Ne furent jamais extraits dans les carrières de la vallée, les grands blocs de pierre à transporter ensuite dans la plaine, car la typologie de la roche n'avait pas les caractères esthétiques réclamés par le marché. L'explosif n'y fut utilisé que rarement pour ne pas briser excessivement la roche, surtout en profondeur, mais si c'était nécessaire, on utilisait la poudre noire en petite quantité.

Dans le dialecte local, les « *losere* » ont une double signification ; le premier concerne les carrières de pierre d'où l'on extrait les blocs de pierre à construire et les dalles pour les couvertures des toits, les « *lose* ». Pour le second, on nomme aussi « *losere* » les roches rabotées par les glaciers, à la surface approximativement lisse et avec peu de pente. On en trouve de nombreux exemples dans la partie supérieure du Valgrande où elles occupent des surfaces étendues. Ces dernières « *losere* » n'ont presque jamais subi de travail d'extraction, tout au plus étaient démolis les blocs erratiques qui y étaient situés, avant d'être utilisés pour la construction de quelque alpage voisin.

### **Balme, le Colonnell della Bionda– carrière de lauzes**

De Balme au Pian della Mussa, puis on laisse l'auto près du restaurant Bricco et l'on prend le sentier qui porte à l'Alpe della Rossa. Quand on arrive au premier alpage, l'Alpe Rulé, on regarde vers le Nord et l'on note une grosse tour rocheuse caractéristique avec un petit couloir plein de débris sur la droite, nommé justement le Colonnell della Bionda (en dialecte *lou Courounèl dalla Biounda*).

On remonte tout le petit couloir des débris jusqu'à arriver presque au sommet de la tour et l'on note une grande carrière de lauzes presque comblée de débris. La carrière exploitait un gisement de roche serpentine très fissurée qui se divisait facilement en dalles fines et de belles dimensions.

Sur l'esplanade de la carrière qui est inclinée, il y a encore beaucoup de matériaux et dans le petit couloir en dessous, des matériaux extraits de la carrière. Les lauzes extraites furent utilisées en grande partie pour couvrir les constructions de l'Alpe Rulé, pour d'autres habitations du Pian della Mussa, ainsi que pour de nombreuses maisons de Balme construites dans la première moitié du XX e siècle. Les lauzes étaient descendues jusqu'au Pian della Mussa, l'hiver, quand le couloir, comblé de neige gelée, pouvait les décharger directement depuis la carrière. Elles étaient ensuite chargées sur de grandes luges et emmenées jusqu'à Balme où elles furent utilisées au fil des besoins. La carrière a poursuivi son activité au début du XX e jusqu'en 1982, dernière date de transport de matériaux extraits jusqu'à Balme (transmission orale de Remo Castagneri).

Des documents de la Châtellenie de Lanzo, il résulte qu'en 1372-74, les frères Guglielmo et Taurino della Bionda demeurant à Chiabertetto furent accusés de vol et travail illégal dans une mine dite de la Corna, située près de l'Uja de Mondrone et appartenant à d'autres propriétaires. Peut-être le site de cette carrière de lauzes est-il lié à cette famille de mineurs ?

